

Bernadette dans nos vies aujourd'hui

Paroisse Ste Bernadette Versailles 23 novembre 2024

Ma joie est grande de pouvoir prendre la parole à l'occasion de votre fête, et je vous remercie beaucoup pour votre invitation. Avec un merci particulier que je tiens à adresser à votre curé, le P. EG, un ami de séminaire que j'ai la joie de retrouver pour l'occasion. Je suis vraiment très heureux d'être parmi vous, d'avoir l'occasion de vous parler de Bernadette, d'accompagner cette petite Bernadette qui, en fait, est bien grande !

Comme Bernadette, faisons un beau signe de croix et prions un Je Vous Salue Marie.

Permettez-moi de vous redonner quelques éléments essentiels de la vie de Bernadette (pardon pour celles et ceux qui connaissent déjà !). Elle est née le 7 janvier 1844 à Lourdes, elle a été baptisée le 9. Elle a été en nourrice à Bartrès, à 4 kms, sa maman, Louise, s'étant brûlée le sein. Victime du choléra, elle est restée malade, asthmatique, toute sa vie. Les difficultés financières ont obligé la famille Soubirous à déménager dans une ancienne prison insalubre, le « Cachot », en 1856. Bernadette est repartie à Bartrès en septembre 1857, l'air y étant plus sain et cela faisant une bouche de moins à nourrir pour la famille. Elle est revenue à Lourdes en janvier 1858, sa volonté de faire sa 1^{ère} communion étant la plus forte. Les 18 apparitions se sont déroulées du 11 février au 16 juillet 1858. Elle a fait sa 1^{ère} communion le 3 juin, jour de la Fête Dieu et son entrée chez les enfants de Marie le 8 septembre. Elle est entrée chez les Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers en 1866 ; elle a quitté définitivement Lourdes le 4 juillet. Sa maman est décédée cette même année, le 8 décembre. Pour son papa, ce sera en mars 1871. Sa maladie empirant, elle a d'abord reçu « l'emploi de la prière », puis d'aide-infirmière, d'aide-sacristine et enfin « l'emploi de malade ». Elle a prononcé ses vœux perpétuels en septembre 1878. Elle est décédée le 16 avril 1879, un mercredi de Pâques.

Je vais vous présenter quatre chemins, des chemins qu'elle a empruntés et qu'elle nous propose : ceux de la prière (I), des sacrements (II), de la confiance (III) et enfin de la sainteté (IV).

I) Le chemin de la prière

Je vais ici conjuguer trois notions : le chapelet, la prière et le signe de croix.

Je commence par le récit de la 1^{ère} apparition, le 11 février :

« Je mis la main à la poche, j'y trouvai le chapelet. Je voulais faire le signe de la croix... Je ne pus porter la main au front. Elle m'est tombée. Le saisissement s'empara plus fort de moi, ma main tremblait. La vision fit le signe de la croix. Alors j'essayai une seconde fois. Et je pus. Aussitôt que j'eus fait le signe de croix, le grand saisissement que j'éprouvais disparut. Je me mis à genoux, et je dis mon chapelet en présence de cette belle dame. La vision faisait courir les grains du sien, mais elle ne remuait pas les lèvres. Quand j'eus fini mon chapelet, elle me fit signe d'approcher. Mais je n'ai pas osé. Alors elle disparut, tout d'un coup ».

La réaction de Bernadette à l'apparition a été de sortir son chapelet. Elle devait le prier, calmement, à Bartrès, en gardant les moutons. Tout en ne parlant pas français et n'ayant pas fait sa 1^{ère} communion, elle savait ses prières, qu'elle faisait seule ou en famille. A l'extrémité du chapelet, il y a une petite croix, qu'elle a donc touché en 1^{er}. Et la récitation commence ainsi, en traçant sur elle-même ce signe de la croix. Sa main est tombée, elle n'a pu faire le sien qu'après celui de la Dame. Nous connaissons la pratique du signe de croix pour conjurer le sort (celui des footballeurs), pour vaincre la peur. Et si celui qu'elle a pu faire, après *Aquero*, était vraiment celui de la foi, celui qui n'est en rien celui de la peur ? La vision n'a pas remué ses lèvres, sauf au *Gloria Patri* : « effectivement, on imagine mal la sainte Vierge se dire à elle-même : Je vous salue, Marie... », nous dit Mgr J. Perrier, évêque émérite de Lourdes. Marie a ainsi fait entrer Bernadette dans l'essentiel de la foi : Dieu est Trinité, Père, Fils et Esprit. C'est ce que disent les paroles. Quant au geste associé, il vient nous dire que le signe éminent, insurpassable de l'amour de Dieu, c'est la mort sur la croix puis la Résurrection de son Fils. Avec ces paroles et ce geste, c'est au kérygme que nous sommes renvoyés. Ne peut-on pas dire qu'après son signe de croix, Bernadette n'a plus jamais eu peur de rien ?!

Les récits des apparitions nous disent que tous ceux qui ont vu Bernadette faire le signe de la croix en ont été impressionnés. Sans catéchèse, ou peut-être même avec la meilleure catéchèse qui soit, Bernadette a tout compris ! Elle n'aimait pas qu'on l'oblige à reproduire son geste, c'était pour elle manquer de respect à la Vierge que de vouloir l'imiter. En témoigne ce dialogue de 1862 :

« - Tracez ce signe de croix comme vous l'avez vu faire à la Vierge, lors de la 1^{ère} apparition.

- Ce n'est pas possible.
- Je ne vous dis pas de tracer le signe de croix aussi bien que la Vierge, mais à peu près.
- Même à peu près... ».

Le Père Sempé - tout 1^{er} recteur de Lourdes, rapporte un dialogue avec Maître Dufot, bâtonnier des avocats de Lourdes :

« Est-ce que vous y croyez, vous, M. Dufot ? Certainement. Pourquoi ? Si vous aviez vu comme moi Bernadette faire le signe de la croix, certainement, vous croiriez vous-même. Ce n'est qu'au ciel qu'on peut faire ainsi le signe de la croix ». Quand elle est arrivée à Nevers, les postulantes qui entouraient Bernadette auraient bien voulu l'imiter. *« Sa manière de faire le signe de croix me touchait profondément ; plusieurs fois, nous avons essayé de le reproduire, mais en vain. Nous disions alors : On voit bien que la sainte Vierge elle-même le lui a enseigné ».* Certains témoins précisent en disant que ce signe de croix n'était pas mesquin. *« J'avais souvent remarqué lorsqu'elle faisait le signe de la croix : il y avait dans son attitude, dans l'ampleur de son geste, quelque chose d'élevé, de surhumain que je ne savais m'expliquer, mais que je cherchais à imiter, sans y parvenir bien sûr ! C'est que je n'ai pas eu la sainte Vierge pour maîtresse ».* Une autre religieuse précise qu'elle *« ne craignait pas de porter la main jusqu'aux épaules ».* Pour le dire à ses compagnes, Bernadette avait des mots très simples. Une sœur rapporte : *« Elle ne pouvait supporter qu'on le fit négligemment. Un jour, ayant fait moi-même mon signe de croix très imparfaitement, la vénérable me demanda si j'avais mal au bras ou si j'étais pressée ».* Dernière parole de Bernadette : *« Il faut y faire attention... car c'est beaucoup de bien faire le signe de la croix ».*

D'une manière générale, la prière de Bernadette est bien ancrée dans le réel. Une Sœur raconte : *« Un jour, elle me disait en riant, en me montrant une novice qui fermait toujours les yeux : Voyez-vous, ma sœur une telle, si elle n'avait pas sa compagne pour la conduire, il lui serait arrivé quelque accident. Pourquoi fermer les yeux quand il est nécessaire de les avoir ouverts ? ».*

Sa prière a grandi dans la prière familiale, très importante chez les Soubirous. Les rendez-vous étaient fixés. Au Cachot, le cousin Sajous qui habitait

à l'étage au-dessus témoignait des voix des Soubirous « criant » la prière. Alors que vu la misère de leur condition, ils auraient pu crier plutôt leur colère !

La prière n'est pas d'abord des paroles à dire, c'est entrer dans une relation, vivre la grâce d'une présence. C'est entrer dans la relation entre le Père et le Fils, dans l'Esprit. P. A. Cebes : Bernadette « ne savait ni lire ni écrire, elle n'était pas allée au catéchisme, elle est invitée au sein de la Trinité ». Pour souligner cette dimension d'une présence à honorer, A. Cebes écrit aussi : « c'est Bernadette qui apparaît à Marie, avant que ce soit Marie qui se montre à Bernadette ».

Je termine cette 1^{ère} partie sur le chemin de la prière, en vous faisant remarquer que les signes de croix forment une grande inclusion dans la vie de Bernadette. C'est son baptême au nom du Père, et du Fils et du St Esprit le 9 janvier 1844 qui fait d'elle une fille bien-aimée de Dieu. C'est le signe de croix que lui a appris la Belle Dame qui a ouvert le cycle de ses apparitions le 11 février 1858. Et son tout dernier geste, le 16 avril 1879, fut un signe de croix. C'est ainsi qu'elle est entrée dans la vie éternelle.

II) Le chemin des sacrements

- Le sacrement de la réconciliation. Une quinzaine de visites a été demandée par *Aquero* à Bernadette le 18 février, lors de la 3^{ème} apparition : « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant 15 jours ? ». Et au bout de la 1^{ère} semaine, dès le 24 février, le climat a été différent à la grotte. La Dame dit à Bernadette : « Pénitence ! Pénitence ! Priez Dieu pour la conversion des pécheurs... Montez à genoux et embrassez la terre en signe de pénitence pour les pécheurs ». Le visage de Bernadette a alors alterné entre douceur et tristesse. Le lendemain 25 février, son visage était marqué par la souffrance. Elle explique : « Lorsque la Dame parlait des pécheurs, elle était triste, alors moi aussi ». On la voit se déplacer dans la grotte, à genoux, entrant et sortant de la cavité à plusieurs reprises. Puis elle s'est immobilisée dans le fonds de la grotte, sur le côté gauche. Elle s'est courbée vers le sol boueux et a commencé à le gratter, pour faire apparaître de l'eau sale et s'en barbouiller la figure. Bernadette explique : « La Dame m'a dit : allez boire à la fontaine et vous y laver... Elle me fit signe avec le doigt d'aller sous la roche. J'ai trouvé un peu d'eau comme de la boue : si peu, qu'à peine je pus en prendre au creux de la main. Trois fois, je la jetai, tellement elle était sale. A la 4^{ème} fois, je pus... - Pour les pêcheurs ! ». L'eau s'est donc clarifiée. Dès l'après-midi de ce 25 février, quelques femmes puis tout un groupe de personnes sont venus à la grotte, pour boire et même remplir

quelques bouteilles. Nous sommes à la 9^{ème} apparition, au cœur des 18 autres. Elle est centrale. La phase pénitentielle est au centre des 18 apparitions. Sous la boue a commencé à jaillir l'eau de la source qui est devenu rapidement claire. La boue a d'abord défiguré Bernadette, comme le péché fait perdre à l'homme son image et sa ressemblance d'avec Dieu, comme Jésus lui-même n'avait plus figure humaine lorsqu'il portait le poids de nos péchés. Écoutons le P. André Cebes : « Simplement, sous la boue, il n'y a pas la boue, mais la source. Sous le péché, il n'y a pas le péché, mais le pardon et la miséricorde ». Après le vent et la lumière du 1^{er} jour des Apparitions, c'est l'eau qui a jailli pour les pêcheurs. C'est l'Esprit qui rend la vie à la terre salie par le péché.

Après la 1^{ère} apparition, le 13 février, Bernadette s'est confiée au confessionnal de l'abbé Pomian. Pour entendre les mots de l'Amour de Dieu et pour être honorée par l'accueil, ô combien respectueux, du prêtre : « Me permettez-vous d'en parler à M. le curé ? ». Quelle déférence à laquelle elle est si peu habituée ! Que dire sur son rapport avec le sacrement de la confession ? Dans sa visite au confessionnal le 13 février, on ne sait pas trop en fait si elle s'est confessée. Elle a surtout parlé de ce qui s'était passé le 11 à la grotte, selon les échos d'une paroissienne l'ayant entendu parler fort. Mgr Perrier nous dit que Bernadette est connue pour ne pas aimer se confesser. Elle reconnaissait volontiers son orgueil. Lors de son interrogatoire par le commissaire Jacomet qui lui proposait une chaise, elle a eu cette réplique : « On la salirait ». Elle n'hésitait pas à répondre vertement. Un prêtre qui voulait la faire tomber l'avait interrogé et s'était moqué de son langage : « la Dame aurait mieux fait de t'apprendre à parler ». Réponse de Bernadette : « Ce qu'elle ne m'a pas appris, c'est à me moquer des ignorants » (Mgr Perrier nous a dit que ce prêtre avait quitté l'Eglise par la suite).

Écoutons une parole de Bernadette : « Si je pouvais secouer la poussière de mon âme comme on secoue celle des tapis de l'autel, ce serait plus commode que d'aller se confesser ». On retient malgré tout une parole à l'Abbé Febvre, aumônier de St Gildard, à Nevers : « Que j'ai besoin du secours de Dieu ! que j'ai besoin de puiser des forces dans le sacrement de pénitence et surtout dans la sainte communion ! ». Le « surtout » est important ; selon Bernadette, le péché véniel ne devait pas empêcher la communion, Jésus y donne sa force pour triompher du péché. Bernadette était manifestement éloignée du péché, et ceci peut expliquer son peu d'attrait pour la confession. Dernier point concernant le péché de Bernadette : celui dont elle semble s'être le plus accusée est son manque de reconnaissance. En témoigne un dialogue de 1878, rapporté par une Soeur présente à l'infirmerie : « Arrivée au moment où la

chère Sœur Marie-Bernard dut descendre à la chapelle pour se confesser, « Mes enfants, nous dit-elle, priez pour moi. » - Oh ! ma chère Sœur, vous n'avez pas de péché. - Ne dites pas cela. Si vous saviez ce que je dois au bon Dieu et combien je l'offense ».

- Je ne m'étendrais pas sur le sacrement des malades, sachant qu'à l'époque il s'agissait de l'extrême-onction et que Bernadette l'a reçu quatre fois, une fois à Lourdes et trois fois à Nevers.

- Je vais évidemment m'arrêter sur l'eucharistie. Si Bernadette a quitté Bartrès le jeudi 21 janvier, c'est bien pour rentrer à Lourdes et préparer sa 1^{ère} communion. Dans leurs catéchèses, dans un 1^{er} temps, les chapelains de Lourdes aiment bien demander aux pèlerins pourquoi, à leur avis, Bernadette a voulu revenir de Bartrès. Ce n'est bien sûr pas pour voir la Vierge, à laquelle elle ne s'attendait pas ! C'est pour faire sa 1^{ère} communion. A Bartrès, elle ne parvient pas à pénétrer les questions du catéchisme. Le 3 janvier 1858, le prêtre - l'abbé Ader, après avoir célébré un dernier baptême, un dernier mariage et présidé un dernier « Conseil » de l'Eglise quitte subitement le village, pour entrer au monastère de La Pierre qui Vire, pour suivre son attrait pour la vie bénédictine. Bernadette dit à ses parents qu'elle « s'ennuie » à Bartrès, pour pouvoir redescendre, creuser encore et satisfaire enfin son désir.

Bernadette fait sa 1^{ère} communion le jeudi 3 juin, en la Fête-Dieu, fête du Corps et du Sang du Christ. Dès le lendemain, l'abbé Peyramale écrit à Mgr Laurence, évêque de Tarbes et fait l'éloge des qualités spirituelles de Bernadette : « Elle a été d'une tenue, d'un recueillement, d'une attention qui ne laissent rien à désirer. Tout se développe en elle d'une manière étonnante ». Pour lui, « Bernadette a fait son catéchisme à la grotte ».

Je veux ici souligner la justesse, l'équilibre de son propos sur ce qu'elle a vécu, ce 3 juin. Une amie de son âge, Emmanuélite Estrade, a voulu la faire tomber en lui demandant, le lendemain : « Dis-moi, Bernadette, de quoi as-tu été la plus heureuse : de la 1^{ère} communion ou des apparitions ? ». Elle a répondu : « Ce sont deux choses qui vont ensemble, mais qui ne peuvent être comparées. J'ai été bien heureuse dans les deux ». Quelques années plus tard, elle a employé une belle formule : « La Sainte Vierge me donne l'Enfant Jésus ».

L'abbé Pomian en témoignait : « Elle ignorait jusqu'aux premiers éléments, comme le mystère de la Sainte Trinité, et elle n'avança guère, jusqu'au mois de juin ; si bien qu'on l'admit par grâce, afin de ne pas la discréditer, on savait qu'elle

reviendrait au catéchisme. Quant à l'âme de Bernadette, j'exprime ma pensée en disant : il y avait absence de mal, innocence, simplicité ; à part cela, une vie très commune ». Parlant à Bernadette, le P. A. Cabes dit : « Tu ne sais rien, mais tu comprends tout ! ». Elle fait partie de ces petits qui entrent dans une vie eucharistique. Là est le bonheur de l'autre monde. Dans son Carnet de notes intimes, elle a écrit : « Oui, puisque je suis en quelque sorte un Dieu par la sainte communion ; Jésus me donne son cœur, je suis donc cœur à cœur avec Jésus, épouse de Jésus, amie de Jésus, c'est-à-dire un autre Jésus. Je dois donc vivre de Jésus, et comme fin, celle de Jésus lui-même. Que notre fin est sublime ! ».

L'abbé Pomian lui a permis de communier de plus en plus souvent (trois fois par semaine). Ces jours-là, elle sentait son âme remplie de force et de confiance. Elle vivait « avec » Jésus, avec ce « Dieu-avec-nous », elle vivait « comme » Jésus. Elle demeurait en Lui, comme Lui en elle.

Le rapport de Bernadette à l'eucharistie sonne éminemment juste. Elle désire communier, pour avancer sur le chemin de la confiance et de l'amour. A l'époque où la communion n'était pas fréquente, elle a des paroles qui s'avèrent très contemporaines. C'est véritablement le pain pour la route. Écoutons-la :

« L'eucharistie est pour l'âme tourmentée un bain de lumière et d'amour... Prenons bien garde qu'en exagérant les dispositions nécessaires pour recevoir les sacrements, nous ne leur enlevions leur divinité : ils ont été institués pour rendre le criminel bon et le faible fort... Quoi d'étonnant si le faible et le criminel s'en approchent ? Comme l'extrême onction est faite pour les mourants et l'absolution pour les âmes frappées de mort, ainsi le Saint-Sacrement l'est pour l'innocence dans les larmes du repentir et de l'amour. Quel mystère profond s'accomplit en ce lieu ! »... « Les imperfections habituelles sont-elles un obstacle à la communion fréquente ? Non, quand l'âme a un vrai désir de devenir meilleure et lutte avec elle-même pour se dégager des habitudes du péché. Bien plus, c'est le grand moyen que Notre Seigneur a établi pour soutenir son bon vouloir et aider son impuissance. C'est un tort de se scandaliser lorsque des personnes qui paraissent en un sens absolument indignes d'une si grande faveur, pratiquent la communion fréquente ».

Cette union avec Jésus, Bernadette l'a réalisée parfaitement. Le 11 décembre 1878, elle s'est alitée définitivement, dans son lit qu'elle appelait sa « chapelle blanche ». Elle y a revécu la communion en pensant aux messes perpétuellement célébrées autour du globe :

« Elle montrait, attachée au rideau du lit avec une épingle, l'image représentant l'offrande du saint sacrifice au moment de l'élévation de l'hostie. « Oui, bien que très près de la chapelle, je suis privée depuis fort longtemps d'assister à la sainte messe, mais, pour me dédommager, j'assiste nuit et jour à celle qui se dit là continuellement... Des messes sont célébrées perpétuellement sur l'un ou l'autre point du globe ; je m'unis à toutes ces messes, surtout pendant les nuits que je passe quelque fois sans sommeil. » Elle dit cela avec un grand sérieux, puis, reprenant son air enjoué, elle ajouta : « Ce qui me contrarie, c'est ce petit enfant de chœur qui n'agite jamais la sonnette. » Et montrant du doigt le servant sur l'image : « Il me prend parfois l'envie de le secouer ».

De fait, c'est bien l'action de grâce qui l'a habité. Le P. Ravier parle du remerciement qui a traversé la vie de Bernadette :

« De tous les écrits de sainte Bernadette, un mot se détache, fulgurant - ... un mot familier à saint Paul, mais aussi le mot par excellence de l'humble et du pauvre : « remercier ». Il résume à lui seul... tout ce que nous pourrions dire de sainte Bernadette : de la première lettre à ses parents du 31 décembre 1860 à la dernière lettre du 11 janvier 1879, ce mot court à travers toute la correspondance ; il se répète dans les notes intimes. La reconnaissance est un sentiment instinctif, spontané chez Bernadette : on pourrait soutenir que c'est son attitude fondamentale. Remercier Dieu, remercier tous ceux qui s'intéressent à elle, c'est, chez elle, un besoin du cœur. Car dire merci, n'est pas, chez elle, un simple réflexe « de bonne éducation », c'est un geste d'âme. Et ce geste signifie essentiellement que Bernadette considère que tout ce qui lui arrive est gratuit. Elle a répété souvent que si « la Sainte Vierge l'avait choisie, c'était parce qu'(elle) était la dernière de toutes, la plus misérable : de cela, elle est profondément persuadée ; mais cette conviction dépasse, chez elle, l'évidence du fait, elle atteint aux profondeurs de la foi. Oui, grâce que son baptême, grâce exceptionnelle que les Apparitions de Massabielle, grâce que sa vocation religieuse. Rien ne lui est dû, tout lui est donné : même ces attentions que l'on a pour elle, cet intérêt, parfois encombrant, qu'on lui porte, elle sait bien qu'ils lui viennent de Massabielle ! La plainte apeurée qu'elle exhale la veille de sa mort : « Ma chère Soeur, j'ai peur... j'ai reçu tant de grâces et j'en ai si peu profité », n'a rien de conventionnel, c'est son angoisse de fond, parce qu'elle était une âme reconnaissante, nul plus qu'elle n'a eu le sentiment de la gratuité des dons de Dieu. Et là peut-être, plus encore que dans les faiblesses de sa susceptibilité, se trouve l'origine du sentiment qu'elle a d'être une « pauvre pécheresse ». « Gardons-nous de faire de cette reconnaissance un sentiment purement

spirituel, plus encore que nous nous sommes gardés d'en faire un geste de bonne éducation : l'action de grâce, chez Bernadette, si surnaturelle qu'elle soit, s'exprime comme sa foi, dans la contexture de son existence réelle, concrète, vécue : elle se sent appartenir de toute façon à un destin qui lui est gratuitement donné. Comment, devant ce sentiment qui ne la quitte jamais, ne pas penser à ce conseil de saint Paul : « Vivez sans cesse dans l'action de grâce » ? Comment ne pas songer à la Vierge qui, seule, parce qu'elle est « pleine de grâce », a perçu parfaitement la gratuité des dons divins, et dont le chant par excellence a été le Magnificat ? Comment ne pas évoquer surtout l'action de grâce que Jésus Rédempteur du monde rend sans cesse à son Père des Cieux ? L'action de grâces, le merci à Dieu et le merci aux hommes, donne aux écrits de Bernadette, comme à son âme, une note rare de joie et de courage, en même temps que de pauvreté.

III) Le chemin de la confiance

Marie a créé, très progressivement, une relation de confiance avec Bernadette. Grâce à la Vierge, Bernadette a pris confiance en elle, et dans les autres. Vers la fin de sa vie, le 17 décembre 1876, elle a quand même écrit au pape Pie IX ! Au début des apparitions, cela a commencé par une succession de sourires. Il n'y a rien de mieux pour mettre en confiance !

- Le 1^{er} était à la 2^{nde} apparition, le dimanche 14 février 1858, lorsque Bernadette, par peur, aspergeait la Dame d'eau bénite. Elle était convaincue que si Aquero était une œuvre mauvaise, elle la ferait fuir ! Elle a été ainsi désarmée.
- Le 2nd était accompagné d'une faveur : celle de revenir pendant 15 jours, à la 3^{ème} apparition. C'était le 18 février. C'est la 1^{ère} fois que la Dame a parlé, avec une voix « fine et douce » nous dit Bernadette. Des paroles ont été échangées, dans le cadre d'un sourire et même d'un rire complice. C'est Marie qui est en position de demande, alors que Bernadette voulait qu'elle s'en aille !
- Le 3^{ème} sourire fait suite au scepticisme du curé, l'abbé Peyramale, lorsque Bernadette lui redit que la Dame ne répond pas à la demande de connaître son nom. C'est un sourire de complicité avec Bernadette, et de désappointement par rapport à la demande des hommes.

Ensuite, pour la 1^{ère} fois de sa vie, Bernadette a été vouvoyée par quelqu'un : « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant 15 jours ? » (3^{ème} apparition, le 18 février). Vous avez remarqué, c'est la Vierge qui lui demande une grâce ! Elle a plutôt l'habitude de demander des permissions ! D'autre part, comme dit Mgr

Perrier, évêque émérite de Lourdes : « D'habitude, la grâce vient du ciel. Ici, c'est le ciel qui demande une grâce ! ».

Toujours ce jour-là, Marie lui fait une promesse à laquelle elle adhère, même si elle est loin de tout comprendre : « je ne vous promets pas de vous faire heureuse en ce monde mais dans l'autre ». C'est une promesse de bonheur « d'un autre monde ». Dans l'Évangile, Jésus promet à ses disciples un bonheur, une joie que nul ne pourra leur ravir (Jn 16, 22). Le bonheur de ce monde est éphémère ; celui que propose Marie à Bernadette lui vient de Jésus son Fils lui-même.

La Mère de Dieu fait œuvre de pédagogie : elle noue un dialogue avec la jeune fille qui est progressif. Elle tient compte de sa réalité humaine et l'ouvre petit à petit au bonheur du Royaume. Avec le « vous », Marie fait preuve d'une grande délicatesse et en même temps sollicite la liberté de Bernadette. En lui demandant de revenir à la grotte, elle ne lui donne aucun détail. Marie ne lui dit même pas qu'elle sera là aux rendez-vous qu'elle lui fixe. En revenant coûte que coûte à la grotte, un dialogue s'installe. Un apprivoisement se fait. Un attrait grandit. Une intimité se crée. Un amour se développe.

Le regard de Marie sur Bernadette est celui d'un infini respect, auquel elle n'était visiblement pas habituée. « La Sainte Vierge me regardait comme une personne qui parle à une autre personne ». La jeune fille n'a pas été regardée de haut, mais avec beaucoup de bienveillance. C'est considérable : grâce à un tel regard, Marie lui a permis de trouver une dignité qu'elle n'avait jamais eu, au point d'en devenir sa messagère devant l'humanité entière ! Communautés Bernadette au Brésil.

Le Seigneur s'adresse toujours à notre liberté. Il nous revient donc d'y répondre, d'exprimer notre choix, pour que la grâce de Dieu agisse. Jésus a donné sa vie à la Croix. Si dans la vie nous ne donnons pas, notre bonheur est bien éphémère. Si nous nous engageons dans une vie de famille, de travail, de service des pauvres, nous goûtons une joie, une paix, un bonheur que rien ni personne ne pourra nous enlever. C'est le Royaume inauguré par Jésus dans l'Évangile, qui est de l'ordre de l'Amour.

Bernadette a goûté ce bonheur-là. Grâce à Marie, elle a pu trouver une confiance que rien ni personne ne pouvait détruire. Ce qui lui a donné de faire face à un certain nombre d'oppositions, de la part de ses parents mais aussi de la Mère supérieure, à l'école, qui lui demande d'arrêter ses « carnavalades ». Ce

qui lui donnera plus tard de répondre à une sœur à Nevers en 1870 qui lui demandait s'il n'y avait rien à craindre, alors que c'était la guerre : « Non, je ne crains que les mauvais catholiques ! ».

IV) Le chemin de la sainteté

Je vais ici évoquer trois mots : pauvreté, charité et sainteté.

- Les pauvretés de Bernadette. La 1^{ère} est matérielle, avec la misère. Après quelques années de bonheur et d'équilibre familial au moulin de Boly, la famille Soubirous vit au Cachot, un lieu insalubre. Il n'y a que deux lits pour six personnes... La concurrence des grands moulins à vapeur a été trop rude. Ils sont expulsés. François, le père de Bernadette, connaît le chômage. Il prête ses bras, à la journée. Louise, la mère, fait des lessives. La faim tenaille la famille. Si Bernadette est partie à Massabielle avec Toinette et Baloum le 11 février 1858, c'est pour ramasser du bois et des os, afin de les vendre et de ramener un peu de pain pour la famille. A tout cela, s'est rajoutée la honte avec l'emprisonnement de François quelques jours, le 27 mars 1857, pour avoir été soupçonné d'un vol de farine ! Le seul motif était qu'il était pauvre !

La 2^{ème} pauvreté est intellectuelle. Bernadette était ignorante. Elle ne savait ni lire, ni écrire. Elle était intelligente, mais inculte. Il fallait qu'elle aille à l'école, mais elle avait pris du retard, du fait de sa santé et aussi parce qu'il fallait subvenir aux besoins de nourriture de sa famille. Son manque d'éducation religieuse était manifeste. On pensait qu'aller à Bartrès, chez Marie Lagües, lui permettrait d'aller à l'école et au catéchisme. Ce fut un échec ! Voici ce que disait Jeanne-Marie Garros, qui était servante chez les Lagües : « En la prenant à Lourdes, j'avais dit à ses parents, de la part de mes maîtres, qu'on la ferait aller à l'école pour y apprendre le catéchisme ; mais le travail l'empêcha de l'y envoyer. Je ne crois pas qu'elle ait eu non plus le temps d'assister, le dimanche, au catéchisme de la paroisse. C'était la maîtresse de la maison qui lui enseignait un peu, le soir, à la veillée ; mais la pauvre Bernadette était bien dure pour apprendre : il lui fallait répéter, trois, quatre fois, le même mot, et encore elle ne le retenait pas ; de sorte que sa nourrice lui disait : « Jamais tu ne sauras rien ! » Et comme désespérée, elle jetait le catéchisme. »

La dernière pauvreté qui a beaucoup marqué Bernadette est la maladie. Elle a été malade toute sa vie. Elle parlait de « son état habituel de souffrance ». En 1855, elle a échappé au choléra mais en avait gardé des séquelles. En période

de croissance, elle a souffert de malnutrition. Son petit frère a été surpris en train de manger de la cire des cierges. Elle a souffert d'asthme toute sa vie, il la fit beaucoup tousser. En 1864, elle n'a pu assister à l'inauguration de la grotte. En 1865, elle a passé deux mois au lit. En 1866 qui est l'année de son arrivée à Nevers, elle a dit souffrir tous les jours de la tête et de l'estomac. Elle vomit du sang. En 1873, elle passe quatre mois au lit et à partir de 1876 (elle a 32 ans), elle ne quittera plus l'infirmerie. Ses sœurs l'ont entendu dire : « Voilà plus d'un an que je suis dans ma chapelle blanche ». En 1877, Bernadette ne peut prononcer ses vœux perpétuels avec ses compagnes, elle doit attendre septembre 1878. En 1879, une de ses Sœurs témoigne : « Bernadette était déjà atteinte de la maladie qui devait l'emporter. Elle avait tout à la fois une carie des os, une tumeur au genou et d'autres infirmités. Elle était presque sourde, son pauvre corps n'est plus qu'une plaie ».

- La charité chez Bernadette. Son sens de la charité a été toujours plus vif. Elle est toujours restée vraie, que ce soit avec l'abbé Peyramale mais aussi le commissaire de police Jacomet, le procureur impérial Dutour. Elle est restée très proche des siens, leur manifestant tout son amour, par sa correspondance depuis Nevers. Elle a souffert des tensions qui y sont apparues : « je ne veux pas de dispute ». Après la mort de son père, elle prend soin des siens, comme « chef de famille », sœur aînée responsable. Au couvent, elle assure son service d'aide-infirmière, avec beaucoup d'attention. Lors de sa profession, le 30 octobre 1867, elle reçoit l'emploi de la prière. Elle l'accepte, en grande humilité, elle qui rêvait d'être missionnaire ! Comme le dit avec beaucoup d'humour le P. Brito, « elle voulait être missionnaire, elle a accepté la mission de faire chauffer l'eau pour les tisanes ! ». Lors de son pèlerinage à Lourdes en septembre 2008, le Pape Benoît XVI a cité cette parole habituellement prêtée à Bernadette : « Il suffit d'aimer », parole de Gilbert Cesbron.

Bernadette a aussi pratiqué cette forme particulière de l'amour qu'est le pardon. Elle n'a laissé transparaître qu'une seule fois la dureté de sa nourrice envers elle, durant son séjour à Bartrès. Elle lui tapait pourtant sur la tête avec le catéchisme ! Après les apparitions, elle lui a même témoigné beaucoup de reconnaissance. Elle disait ne plus se souvenir des interrogatoires serrés dont elle avait été l'objet. Elle n'en voulait pas au commissaire Jacomet qui, lui, ne devait pas en garder un bon souvenir. « Nous n'avons rien à y mordre », disait-elle à son sujet.

Dans la vie communautaire, parfois redoutable, elle édifiait. Il y a tellement d'occasions de manquer de charité ! Je vous partage ce beau texte dont j'ignore l'auteur, sûrement une de ses Sœurs : « Elle avait en son caractère d'une fraîcheur que rien n'altère, un tour piquant, vif et mutin. De spirituelles saillies maintes fois en ses réparties lui donnèrent quelques chagrins. Alors, anxieuse, incertaine, ayant pu causer de la peine simplement avec abandon, comme eût fait un enfant peu sage voulant réparer son dommage vite, elle demandait pardon ».

Le 13 mai 1867, Mère Joséphine Imbert, supérieure générale des Sœurs de Nevers, allait partir visiter quelques communautés dans le nord de la France. Un témoin raconte : « Elle demandait aimablement aux Sœurs leurs commissions... Et vous, ma Sœur Marie-Bernard, que voulez-vous que je vous rapporte de Paris ? – Ma révérende mère, rapportez-moi l'amour de Dieu ». Ce n'est peut-être pas spontanément ce que nous aurions répondu !

Elle a écrit à une cousine religieuse : « Demandez pour moi à notre Seigneur de vouloir bien me donner une petite étincelle de son amour... Que je devienne une sainte et fervente religieuse, ne serait-ce qu'une petite aspiration, je compte sur votre charité, n'est-ce pas ? ».

A Noël 1876, elle écrit : « Que fait ma chère petite filleule ?... Je désirerais avoir quelques étrennes pour lui envoyer, mais je suis très pauvre, je n'ai rien, absolument rien : aussi je prie le Saint Enfant Jésus de lui donner pour étrenne son saint amour ».

- La sainteté de Bernadette. Prier pour les pécheurs l'a mené progressivement à être de plus en plus proche du Christ, à offrir sa vie, à se dépouiller, comme Lui. Elle a cherché la pauvreté du cœur. Et cela est aussi passé par le refus de l'argent. Écoutons sa maman : « Nous serions dans l'aisance si ma fille avait voulu accepter les rouleaux d'or qui lui ont été offerts, souvent, et avec insistance. » Elle est entrée, petit à petit, dans une pauvreté qui l'a amenée à la richesse proposée par l'Évangile.

Nous pouvons dire que la conversion de Bernadette est passée par trois étapes :

- Le détournement. La conversion du cœur est un combat permanent. Il nous faut passer sans cesse d'un comportement dicté par le monde à un comportement de disciple du Christ. Elle n'a cessé de vouloir se détourner du péché qui la marquait. Elle était extrêmement susceptible, elle se laissait emporter par son tempérament. Il lui arrivait de blesser, par un geste, une parole inappropriée, une

grimace, une de ses sœurs ou toute la communauté. Lorsqu'elle s'en rendait compte, immédiatement, elle s'arrêtait, elle se détournait du mal qu'elle avait provoqué.

- Le retournement. Bernadette disait : « Le 1^{er} mouvement ne nous appartient pas. Le second, oui » (*logia* 253). Elle disait : « Je suis bouillante » et également : « Guerre à la volonté propre ». Après le péché, elle s'engageait dans ce 2^{ème} mouvement proposé par le Seigneur, en se tournant vers Dieu et les frères. C'est par la prière que cela se faisait, en reconsidérant sa pensée, en reformulant sa parole, en reprenant son geste. Ainsi, naissait en elle la demande de pardon. Ainsi, elle recommençait avec le Christ ce qu'elle-même avait mal fait toute seule.
- Le « détachement ». « Ce qui me concerne ne me concerne plus ». C'est en grandissant dans l'amour pour le Christ et pour ses frères pécheurs que ses comportements bien humains ont eu de moins en moins d'emprise sur elle. Elle a laissé le Christ vaincre en elle. Elle ne s'est plus façonnée, elle s'est laissé façonner. Quel que soit le lieu, elle vivait de la grâce des apparitions. « Tous les jours, je vais en esprit à la grotte » (*logia* 616). C'est bien le « bonheur de l'autre monde » qu'elle goutait sur son lit de souffrances lorsqu'elle se déclarait « plus heureuse avec son Christ, sur son lit, qu'une reine sur son trône ».

Par toute sa vie, Bernadette a été témoin de la foi, missionnaire de la charité et pèlerin d'espérance. Qu'elle nous aide à emprunter, à l'orée de l'année jubilaire qui s'annonce, le chemin de l'espérance. De l'espérance chrétienne, celle qui ne déçoit pas.

Bien évidemment, je vous attends en pèlerinage à Lourdes !

Je vous remercie pour votre attention.

P. Michel Daubanes

Recteur du sanctuaire N-D de Lourdes